

DIRECTEUR POLITIQUE  
Emmanuel DESGRÈS DU LOU

JOURNAL RÉPUBLICAIN DU MATIN

## SOLEIL ET INONDATIONS

Les cataclysmes de toutes sortes qui, chaque année, viennent ravager, ici ou là, quelque territoire plus ou moins étendu de notre planète, posent sans répit à notre intelligence les mêmes angoissants problèmes.

Hier, c'était la question des tremblements de terre, aujourd'hui c'est celle des inondations.

L'homme du peuple, le Français même moyen, ont tôt fait d'attribuer les uns et les autres à la fatalité. Pour la Science, le hasard n'existe pas. La Nature agit suivant des lois déterminées ; causes et effets s'enchaînent logiquement et, en certains cas, seule, la libre volonté de l'homme peut en arrêter le cours dans une faible mesure.

Sans doute, ne pouvons-nous rien, par exemple, pour enrayer la marche de la Terre dans l'espace, rien encore pour retarder la contraction de l'écorce terrestre amenant les tremblements de terre, rien pour empêcher la pluie de tomber ; mais un bon averti en vaut deux et si savoir c'est prévoir, notre science parfois peut nous être d'une incontestable utilité pour combattre certains fléaux et user suivant notre bon plaisir des énergies mises en jeu.

Je n'en veux pour preuve que les effrayantes manifestations dues aux pluies torrentielles et dévastatrices du Midi de la France.

Lorsqu'en 1903, je publiais pour la première fois le résultat de mes travaux sur les pluies en France, ouvrage maintenant épuisé, mais dont on trouvera les conclusions dans mon Tome I des *Enigmes de la Science*, je montrais qu'il existe une corrélation entre les taches du soleil, ou son activité générale, et notre régime pluvieux. Notre climat est soumis à une variation périodique qui ramène tous les 17 ans, et alternativement, des périodes sèches et des périodes humides. Déjà, dès 1901, j'avais annoncé la période qui fut marquée par les inondations de 1910, de cruelle mémoire.

A la fin de la guerre, je me mis en rapport avec le ministre de l'Agriculture et j'attirai son attention sur la période sèche qui commençait en 1918, avec maximum d'intensité vers 1926.

Les documents fournis furent l'objet d'un minutieux examen, et l'on était prêt à prendre les précautions que j'indiquais, lorsqu'une vague de fond balaya le ministère. Politique avant tout ! Alors que dans un Etat vraiment démocratique, l'économie politique devrait passer au-dessus des querelles de partis.

J'aurais pu reprendre l'affaire avec un nouveau ministre, mais c'eût été l'histoire éternelle du tonneau des Danaïdes ou du rocher de Sisyphe ! Que de ministères se sont succédé depuis la fin des hostilités !

Les inondations actuelles confirment la règle que j'avais énoncée. Depuis six ans, le Midi était voué à la sécheresse, et le phénomène annoncé devait décroître depuis 1926. C'est dire qu'il fallait s'attendre à une pluviosité compensatrice dans les années suivantes à partir de 1928. Et c'est ce qui est arrivé. A ce fléau prévu, direz-vous, nul remède. Et voilà où réside l'erreur. Les remèdes sont archi-connus, mais les pouvoirs publics et les particuliers ferment les yeux au lieu de les employer. Je vais les indiquer brièvement, sans d'ailleurs me leurrer sur leur prochaine réalisation.

Il existe un moyen naturel d'empêcher les eaux de ruissellement d'aller soudain grossir fleuves et rivières : c'est la forêt et en général toute plantation d'arbres ou d'arbustes. Voyez ce qui se passe en Tunisie. Cette région, qui autrefois formait le grenier de Rome et offrait un magnifique éden de stations climatiques et balnéaires, est devenue maintenant un véritable désert. Les Arabes ont tout dévasté, tout déboisé, et le résultat ne s'est pas fait attendre.

C'est la répétition de ces manœuvres auxquelles nous assistons dans notre beau pays de France. Depuis plus de mille ans, sans cesse, notre climat n'a guère changé ; mais la pratique ridicule des déboisements à outrance, aussi bien dans la région du haut bassin de la Seine que dans celui de la Garonne, amènera peu à peu une situation intenable pour les populations.

Un second moyen d'enrayer les ravages des eaux de ruissellement, moyen sur lequel j'avais attiré l'attention du ministère de l'Agriculture, c'est la création de lacs ou d'étangs artificiels à différents niveaux. Là encore, non seulement on n'entreprend rien de nouveau,

mais on détruit ce qui existe. Je pourrais citer plus d'une contrée, comme le Haut-Morvan, où personne ne se préoccupe de garder les choses en l'état. Partout on assèche, sous prétexte de disputer aux étangs quelques hectares de terre arable, et l'on ne songe plus à réparer les digues, où les eaux de ruissellement vont maintenant sans étapes, des hauts sommets aux fleuves, qu'elles grossissent tout à coup pour ensuite tout dévaster sur leur passage.

On parle sans cesse de progrès. En vérité, si la science avance, il semble qu'elle pénètre fort peu dans les masses, et très légèrement dans l'esprit de ceux qui assument la lourde responsabilité d'améliorer le sort des petits et des humbles.

Abbé Th. MOREUX,  
Directeur de l'Observatoire  
de Bourges.

Demain, grand match  
de Football Association  
F. C. SOCHAUX  
contre  
STADE RENNAIS U. C.  
sous le patronage  
de L'OUEST-ECLAIR  
au Parc des Sports  
du S. R. U. C.  
(Voir détails en Vie Sportive)

## Mort de Mgr Julien, évêque d'Arras et apôtre de la paix

« Hommes, soyez humains,  
Peuples, unissez-vous »



Monsieur JULIEN

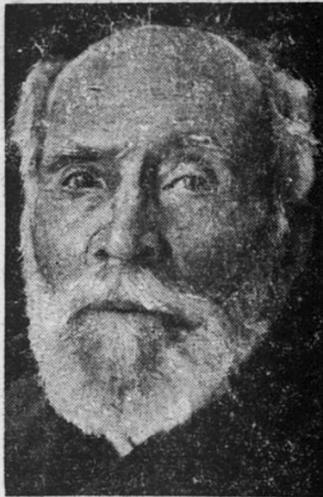
ARRAS, 14 mars. — Mgr Julien, évêque d'Arras, dont l'état de santé, depuis dimanche dernier, ne laissait aucun espoir de guérison, est décédé ce matin, à 3 heures, après une agonie de quelques heures. Sa mort est un grand deuil pour l'Eglise et la France, qu'il a servies avec un même amour passionné au cours de sa longue carrière sacerdotale et épiscopale. Appelé à l'évêché d'Arras, en 1917, Mgr Julien fut d'abord évêque du front, visitant un diocèse dévasté par la guerre, allant jusqu'aux lignes de feu, apportant à tous des paroles de réconfort et de confiance, aidant les victimes. Mgr Julien fut ensuite évêque de Lorette. Là, sur le plateau, faisant appel à toutes les initiatives, il promit ce digne monument du souvenir élevé parmi les cent mille tombes des héros, et y entretenit, d'année en année, le culte des soldats morts pour la France. Sur la base du phare de Lorette, ces belles paroles de cet apôtre de la paix ont été gravées dans la pierre : « Hommes, soyez humains, peuples, soyez unis. » Pour la paix des nations, pour la paix des peuples, il n'est aucun effort que ne refusa cet évêque au verbe éloquent et à la bonté inépuisable.

Mgr Julien meurt entouré de la considération universelle. L'Institut lui avait ouvert ses portes, le gouvernement de la République l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1925. Il était titulaire de décorations belges et polonaises.

Le 14 juillet 1925, il entra à l'Institut comme membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Voir en 2<sup>e</sup> page :

Les assurances sociales au Sénat.



(Wide World Photo).  
Le docteur GUENIOT, âgé de 88 ans, a fêté le cinquantenaire de son élection à l'Académie de Médecine.

## == SOURIRES ==

— Allons, descends de ton socle ! ont crié les terrassiers de service au philosophe statufié.

Et le personnage, coulé en bronze, qui a joué un grand rôle politique au siècle dernier, déboulonné, couché sur un canot, a été enterré pour la deuxième fois : son immortalité a duré exactement trente-quatre ans ! A ce second enterrement, d'ailleurs, il n'y avait ni discours, ni fleurs, ni couronne.

La cérémonie que je vous rappelle a eu lieu, à Paris, jeudi dernier ; évidemment le mercredi des cendres, jour des poussières et des gloires qui s'évaporent, eût été plus indiqué.

Et c'est l'automobile — ne négligeons pas ce détail — qui, triomphant au delà de toutes les espérances, écrase non plus les vivants, mais les morts : l'homme de bronze a été prié de ne plus gêner la circulation ; il a été expulsé par l'administration ; sur le terrain qui lui était concédé on va construire un garage !

Eh bien ! décrétons-le, cet enlèvement précipité d'un grand homme du XIX<sup>e</sup> siècle, en plein Paris, sous le regard bienveillant de la police, est un scandale... Je m'étonne, qu'aucune protestation ne se soit élevée à ce sujet... Quand une statue a pris place avec tambours et trompettes et après force salamales, dans un square ou sur un trottoir, j'estime que la politesse la plus élémentaire exige, à l'heure du départ, une séance d'adieux autrement solennelle... Le mort que l'on tue a droit à des excuses et des condoléances, nom d'une pipe !... L'intervention d'une simple grue, soulevant le patient par la redingote rigide est, à mon avis, par trop cavalière.

Je soumetts mon observation à M. le Chef du protocole du gouvernement de la République... Déboulonnez les célébrités du passé, lui dirai-je, abattez les penseurs pour les remplacer par des chevaux-vapeur plus modernes et plus utiles, soit, mais ordonnez que M. Doumergue, au sourire si doux, aille, au nom du peuple français, donner un dernier coup de chapeau au bronze condamné.

Le Petit Grégoire.

## Les Amis du Mont St-Michel évoquent la gloire passée du roc millénaire... et ses misères

PARIS, 14 mars. — L'Association des « Amis du Mont Saint-Michel » vient de donner, à l'Hôtel Lutetia, un banquet au cours duquel on parla de la merveille de l'Occident, évoquant sa gloire passée, son rayonnement et ses grandes misères des temps modernes. On déplora la digue obtuse qui brise son front obstinément entre deux tours du rempart ; mais on dit aussi les bons espoirs de voir bientôt ce lourd remblai de terre s'abaisser sur 500 mètres au niveau des grèves, pour que le flot vienne, aux heures des marées, mettre sa ceinture d'émeraude autour du roc sur lequel s'élève l'abbaye millénaire et fasse revivre cette belle vision du vieux mont.

Parmi les orateurs : M. Paul Brulat, inspecteur général, représentant la Direction des Beaux-Arts ; M. J. Levalois, président de l'Association des Amis du Mont-Saint-Michel ; M. Edmond Chaix, président du Touring-Club de France ; M. Jean Philippe, président de la Fédération des Sociétés Bretonnes ; M. Blaisot, député du Calvados ; M. Lefas, député d'Ille-et-Vilaine ; M. Pierre Leroy, président des Normands de Paris ; M. Eugène Le Monel ; M. Wattier, conseiller d'Etat, directeur du Service des Ports et Navigation au Ministère des Travaux Publics et M. Léon Bernard, sénateur, président d'honneur de l'Association, dont le très brillant discours a terminé cette belle réunion.

## Pourquoi les étudiants manifestent-ils au quartier latin ?

PARIS, 14 mars. — De notre rédaction parisienne :

Depuis quelques jours, on peut même dire quelques semaines, l'Université de Paris est en effervescence. Il y a de l'orage dans l'air et le tonnerre a retenti déjà plusieurs fois.

Faut-il mettre cela sur le compte du printemps ? Ou de la politique ? Faut-il attendre que « Jeunesse se passe », ou faut-il, au contraire, prendre au sérieux une agitation dont la légèreté n'empêche pas qu'elle se propage parmi trente mille étudiants ? Car l'Université de Paris groupe, ne l'oublions pas, 30.000 jeunes gens et jeunes filles dans ses facultés, instituts, offices et écoles, l'équivalent d'une grosse sous-préfecture ! Et cela seul vaut qu'on y réfléchisse un peu.

De tout temps, des petits intrigues de palais s'étaient bien développées au sein de l'association générale des étudiants qui compte 3 ou 4.000 adhérents et dont l'importance est surtout nominative. On n'y avait jamais prêté qu'une assez distraite attention. Mais, cette fois, les foyers d'incendie se sont allumés en plusieurs points. Chez les externes des hôpitaux, à la Faculté de Droit et aux cours pratiques de la Faculté de Médecine.

Le premier « chahut » s'est déroulé dans la rue. Et ce sont, qui l'aurait cru ? Les assurances sociales encore inexistantes qui le provoquèrent.

Un professeur de pathologie chirurgicale, le docteur Leveau, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique, qui avait été chargé par l'Administration d'établir un projet de répartition des indemnités accordées par la future loi au personnel des hôpitaux, avait conclu à l'exclusion des externes en médecine du bénéfice de ces indemnités futures et ses élèves, des externes, avaient aussitôt décidé de chanter processionnellement son nom sur l'air des lampions.

Le 14 février dernier, ils descendirent en monôme depuis l'école de médecine jusqu'au domicile du maître, quai Malaquais, devant lequel ils se heurtèrent à des barrages de police qui les accueillirent avec la mansuétude habituelle aux sergents de ville parisiens. C'est-à-dire qu'on les refoula à coups de bicyclettes, de pèlerines, et à grand renfort de chapeaux arrachés et piétinés dans la poussière.

Et d'un !  
Quelque temps plus tard, dans les premiers jours de ce mois, un professeur de législation financière à la Faculté de droit, M. Gaston Jéze, qui fut un des jurisconsultes du cartel des gauches en 1924, et qui subit ce titre de si violents chahuts il des 6 ans, écrivait un article assez retentissant dans le *Journal des Finances* où il exposait en substance que le grand moyen du Gouvernement parlementaire, c'est la corruption. Cet article, qui à première vue on eût pu croire dirigé contre les institutions républicaines, visait surtout à reprocher au Gouvernement actuel, en termes particulièrement agressifs, la multiplicité des ministères et sous-secrétaires d'Etat récemment créés par M. Tardieu.

Une telle attaque, émanant d'une telle personnalité, provoqua une réaction immédiate. Un tapage infernal accueillit l'apparition du professeur Jéze à son cours le 8 mars dernier, tapage qui s'enfla jusqu'aux abords du théâtre de la Comédie-Française, des portes enfoncées et des étudiants arrêtés. Du grand sport, quoi !

La bagarre a repris hier, malgré les exhortations du doyen Berthelot. C'est à peine si, ce matin, un peu de calme a pu être rétabli parmi les étudiants divisés en deux fractions irréductibles, et qui ne se désignent les uns les autres, avec ce beau mépris des nuances qui caractérise la jeunesse, que sous les noms de « fascistes » et de « communistes », selon le cas.

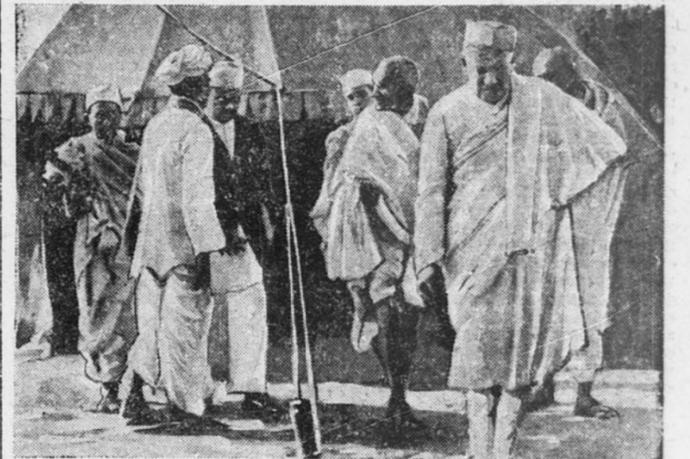
Et de deux !  
Le troisième chahut est d'origine plus corporative. Le professeur Blanchetière, un très éminent docteur, a, parait-il, été trop sévère lors des derniers examens et les étudiants n'ont pas toléré que leur maître continuât plus longtemps à leur enseigner la médecine. Le tumulte a été si grand à son dernier cours que le ministre, sur proposition du doyen, a ordonné la fermeture de la Faculté de Médecine entière jusqu'au 24 mars. Une manifestation monstre organisée hier n'y a rien changé.

Néanmoins, enfilant un gant de velours sur sa main de fer, le grand maître de notre Université laissait dire, en fin de journée, que le professeur Blanchetière serait peut-être déplacé et irait continuer ses cours à Marseille. Ces manifestations conjuguées, celles d'hier notamment, tant à la Faculté de Droit qu'à celle de Médecine, tirent de leur simultanéité même un caractère assez inquiétant. Qu'un chahut similaire éclate à la Faculté des Lettres et à celle des Sciences, et tout le Quartier Latin sera en état de siège. Nous n'en sommes pas là, heureusement, mais il est bon que les consuls veillent. Souhaitons que les doyens, les professeurs, les étudiants et la police reprennent leur sang-froid et la bonne humeur qui convient.

Pour d'aucuns, le chahut c'est un sport. Que n'attendent-ils les beaux jours ? Voici venir le temps du cyclécar et du vélo, autrement amusants et tout aussi dangereux.

Jacques LEFEBVRE.

## LE DEPART TRIOMPHAL DE GANDHI POUR SA CAMPAGNE DE « DESOBEISSANCE »



(Keystone View)  
Le mécontentement se traduit, aux Indes anglaises, par la désobéissance civile. On voit, sur notre cliché, le célèbre Gandhi (de profil) précédé de son lieutenant, Natibul Nekru.

LONDRES, 14 mars. — De notre correspondant particulier :  
Les correspondants des journaux anglais à Bombay envoient des détails pittoresques sur le début de la marche des martyrs de Gandhi, l'apôtre de l'indépendance des Indes, inaugurée hier. L'événement s'est déroulé au monastère de Satyagraha, dans une atmosphère d'exaltation religieuse. 5.000 personnes, assemblées devant la porte du monastère et le long des routes qui traversent le fleuve Sabarmati, mène à Baroda, assistaient au départ des pèlerins ; elles ont accompagné le cortège par des cris de toutes sortes, en répétant en même temps des fleurs et des parfums sur les routes couvertes de tapis sur un long parcours.

La nuit précédente, 80 fidèles avaient monté la garde à la porte du monastère. De temps en temps, on entendait la voix des sentinelles qui se tenaient en éveil en échangeant les mots d'ordre : Swara (liberté) et Kai Jal (vital). La foule, qui attendait dans les environs, accompagnait par des acclamations. Leurs cris, répétés de bouche en bouche jusqu'à la rive du fleuve où deux régiments de soldats prêts à intervenir en cas de désordre, bivouaquaient autour de leurs feux.

Pas un de ces milliers de spectateurs n'a fermé l'œil pendant la nuit. Des groupes d'hommes et de femmes, enroulés dans leurs longs vêtements en toile grise, se promenaient dans la vaste plaine, marchant à pas hâtifs, se réunissant ou se dispersant dans un état d'exaltation très fiévreuse.

## Aux premières lueurs de l'aube

Quand les premières lueurs de l'aube ont commencé à éclairer les sommets des montagnes et les flèches du monastère, un message de Gandhi est sorti de la porte centrale du bâtiment, apportant à la foule les dernières recommandations de son chef.

« Le Mahatma, a dit le héraut, vous demande qu'aucun incident ne puisse troubler le commencement de la procession sacrée. Le cortège devra passer à travers deux ailes de peuple discipliné, sans qu'on entende aucune voix hostile. Seules, des paroles de prières et de foi doivent retentir sous le ciel. Que ceux qui possèdent des habits confectionnés par l'étranger les jettent tous, et qu'ils les brûlent à partir d'aujourd'hui. Les Hindous ne doivent avoir qu'un seul habit, le ka-haddar, en coton, fabriqué par le métier laborieux des femmes indiennes.

« Le but de la marche des pèlerins est, on le sait, Jalalpur, qui se trouve à 150 kilomètres du monastère d'où ils sont partis. Comme les « martyrs » peuvent parcourir une moyenne de dix milles par jour, ils pourront couvrir leur itinéraire dans une quinzaine de jours. On ne signale pas d'incidents importants sur leur passage jusqu'à présent. Par contre, ailleurs, les partisans de Gandhi se sont abandonnés à des excès violents : à Calcutta, c'est une grève tumultueuse des ouvriers des tissages ; à Bombay, des manifestations sanglantes d'étudiants et des pillages. La situation est résumée par l'organe principal du mouvement panhindou, le *Chronicle*, par ces mots : « La guerre pour l'indépendance des Indes est commencée. Tout le monde doit y participer. »



(Keystone View)  
Mme Felicite KOHLER, qui vient d'être nommée directrice générale des Postes et Télégraphes de Vienne. — C'est la première fois qu'une Européenne est appelée à cette haute fonction.

« La mort a visité l'endroit sacré qu'habite notre chef, mais ce dernier a refusé le vaccin fabriqué par des mains étrangères, et il a tiré de la mort les inspirations pour être plus solide dans sa foi. Que votre foi et votre endurance soient égales à la sienne, et la victoire nous sourira. »

## Le héraut ayant ainsi parlé...

Le héraut ayant ainsi parlé, la foule a amoncelé sur la place d'entrée du monastère, un grand nombre de vêtements et d'autres objets fabriqués par l'étranger, et elle a mis le feu, parmi des cris, des chants et des litanies. Finalement, à l'heure fixée, les grandes portes du monastère se sont ouvertes et le cortège des martyrs est apparu, suscitant des acclamations frénétiques de la population.

Devant la théorie de ses disciples, sortant du monastère, Gandhi marchait, le corps couvert d'un grand khaddar, à travers les plis duquel ses membres effroyablement maigres apparaissaient comme les os d'un squelette vivant. Il marchait lentement, avec son air hépatique, silencieux, tenant le regard immobile et fixé vers un point invisible devant lui. Tout de suite après lui, on voyait le juriste Abbas, Teyabja, qui est destiné à prendre la place de Gandhi si celui-ci était arrêté, et son secrétaire privé Jenci, lui aussi indiqué par Gandhi comme « un chef méritant d'être suivi ». Un autre groupe de soixante-dix personnes suivait : tous étaient vêtus du « khaddar » national et ils portaient en bandoulière une sorte de bourse contenant des vivres : c'était là le seul bagage des « martyrs ».

Quand Gandhi, précédant de quelques pas ses disciples, au milieu des acclamations incandescentes, est arrivé sur la place de la localité, une femme s'est avancée vers lui, tenant un cheval par la bride. S'étant agenouillée aux pieds du Mahatma, elle a baissé la terre et a prononcé ensuite quelques mots offrant le cheval au nom du peuple indien. Le cortège a repris ensuite sa marche, traversant le pont de Sabarmati et continuant la grande route qui mène à Baroda. Le long du parcours, des milliers de personnes s'inclinaient, bénissant les pèlerins et jetant sur eux, en signe de souhaits, de la poudre de safran, des monnaies d'argent et de cuivre et des bouquets de fleurs. Devant une ancienne ferme, un vieil hindou, se traînant sur ses jambes, s'est prosterné devant Gandhi, en lui offrant les pieds du suc de noix de datte : c'est là un rite très ancien qui sert aux Hindous pour exprimer à l'hôte leurs sentiments de joie lorsqu'il vient sous leur toit.

Le but de la marche des pèlerins est, on le sait, Jalalpur, qui se trouve à 150 kilomètres du monastère d'où ils sont partis. Comme les « martyrs » peuvent parcourir une moyenne de dix milles par jour, ils pourront couvrir leur itinéraire dans une quinzaine de jours. On ne signale pas d'incidents importants sur leur passage jusqu'à présent. Par contre, ailleurs, les partisans de Gandhi se sont abandonnés à des excès violents : à Calcutta, c'est une grève tumultueuse des ouvriers des tissages ; à Bombay, des manifestations sanglantes d'étudiants et des pillages. La situation est résumée par l'organe principal du mouvement panhindou, le *Chronicle*, par ces mots : « La guerre pour l'indépendance des Indes est commencée. Tout le monde doit y participer. »

F. AYMOISE.

## LA PROTESTATION DE M<sup>me</sup> HANAU EST VRAIMENT ENERGIQUE

PARIS, 14 mars. — Mme Hanau a passé une nuit assez agitée. Elle n'a pu se reposer que quelques heures et ce matin, elle semblait assez fatiguée. Au professeur Acharh qui lui a rendu visite, elle a déclaré qu'elle ne voulait pas s'allonger :  
— Je ne suis ni une malade ni une personne qui veut attendre à ses jours. Je me sers uniquement du seul moyen qui me reste pour protester contre le régime que l'on me fait subir.